

Place aux livres

Numéro 68, hiver 2002

N'ajustez pas votre appareil! Le petit écran a 50 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8187ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2002). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (68), 56–61.

Denis Goulet. *Histoire du Collège des médecins du Québec 1847-1997*. Montréal, Collège des Médecins du Québec, 1997, 263 p.



De toute évidence, c'est encore imprégné des récentes manchettes ayant fait l'actualité que l'on se plonge dans la lecture de l'ouvrage de Denis Goulet. Car non seulement les médias nous rappellent-ils tous les jours les soubresauts qui secouent notre système de santé, ils nous suggèrent, en filigrane, qu'il vaut peut-être mieux adopter une attitude de méfiance à l'endroit de ces *docteurs* auxquels nous confions bien candidement notre état de santé...

Car l'histoire du Collège des médecins, c'est d'abord et avant tout celle des rapports qu'il entretient avec, d'un côté, les membres de la profession, et de l'autre, la population. Entre les deux, l'État et ses diverses instances, les facultés universitaires, les *charlatans* de tout poil, les médias d'information, les associations médicales, et les femmes intervenantes dans le domaine de la santé, qu'elles soient sages-femmes ou infirmières. L'histoire que nous livre Denis Goulet suggère un mouvement ininterrompu d'interactions, de remises en question, de luttes de pouvoir, bref, pas de place ici pour le repos : le Collège des médecins participe activement à l'évolution de la société québécoise depuis les débuts de son existence, et cela même s'il a pu sembler se cantonner parfois dans des positions apparaissant bien peu représentatives des nouvelles valeurs en émergence.

L'auteur retrace l'histoire du Collège des médecins depuis sa fondation, en 1847, jusqu'à 1997, moment où il rédige son ouvrage et qui correspond en fait au 150^e anniversaire de l'organisme. Il le structure en trois parties représentant les principales périodes de l'évolution de cette institution.

La première partie, de 1847 à 1909, est ainsi consacrée à la *lente structuration de la profession médicale*. Une nouvelle loi adoptée en 1847 et reconnaissant l'autonomie de la profession médicale donne le feu vert à la création d'une corporation professionnelle dont le double mandat sera de protéger la santé publique et de contrôler la pratique médicale. Durant cette période, les autorités du Collège s'emploient surtout à mettre de l'ordre dans la profession et à renforcer son droit de regard sur tout ce qui concerne son organisation. Plus question que la formation des médecins soit aléatoire, et que n'importe qui puisse s'improviser disciple d'Hippocrate sous prétexte qu'il possède une quelconque formule magique capable d'opérer des miracles. Le Collège entend bien détenir l'exclusivité en matière de pratique médicale.

Suit, de 1909 à 1966, une longue *période de consolidation de la profession médicale*, qui au début, sera caractérisée par une évolution marquée des connaissances et des techniques médicales, de même que par le développement des soins en réseau hospitalier. Bien déterminé à acquérir de la crédibilité auprès de la population et des pouvoirs publics, de même qu'à imposer ses vues à l'intérieur de son champ disciplinaire, le Collège intensifie son action en renforçant le rôle de son Conseil de discipline, en assurant le contrôle de la qualité des soins dispensés dans les hôpitaux, en reconnaissant plusieurs spécialités nouvelles, mais aussi en tentant de délimiter de façon plus précise l'accomplissement des actes médicaux, suscitant par le fait même un débat avec les infirmières et contribuant ainsi à donner l'image d'une organisation davantage soucieuse de veiller à la défense des intérêts des médecins qu'à ceux de la population.

La période culmine, bien sûr, avec la Révolution tranquille, caractérisée par l'interventionnisme accru de l'État désireux de *socialiser* la pratique médicale et dont le principal fleuron sera la mise en branle de la Commission Castonguay-Nepveu, qui débouchera comme on le sait sur la création de la Régie de l'assurance-maladie du Québec, en octobre 1970. Cependant, l'ingérence de l'État, le désintérêt des médecins pour leur corporation, de même qu'une opinion publique de plus en plus négative à son endroit, font en sorte que le Collège se voit plonger en pleine période de crise, et ce dès 1966.

La suite, intitulée *Une corporation au cœur des bouleversements sociomédicaux (1966-1997)*, nous est beaucoup plus fami-

lière, avec comme principale figure de proue le D^r Augustin Roy, qui sera président de l'organisation de 1974 à 1994. En effet, cette courte période de l'histoire du Collège se trouve intimement liée à des transformations s'opérant au sein même de la société québécoise, et auquel participe un vaste courant de remise en question de la relation patient-médecin. Confronté à un regain de popularité des approches alternatives suscité en partie par une insatisfaction à l'endroit de la médecine à qui l'on reproche, entre autres, la dépersonnalisation des soins, le Collège n'aura d'autre choix que d'entamer une ouverture. Mais cela s'avérera peut-être le moindre des maux, à une époque où les rapports de pouvoir entre les individus restent encore à redéfinir : à la suite de plaintes concernant des abus sexuels, il lui faudra une fois pour toutes se positionner de façon claire et précise quant à sa vocation première consistant à assurer la protection du public d'abord et avant tout. La suite de l'histoire reste à faire; mais l'auteur nous laisse entendre sans aucune équivoque que la nouvelle équipe à la tête du Collège, traditionnellement une chasse gardée masculine, et qui compte maintenant une femme au poste de secrétaire générale, est déjà à l'œuvre afin de concrétiser son principal objectif.

Chantal Charron

◆◆◆

Rémi Tougas. *Marie Brazeau. Femme en Nouvelle-France*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2001, 195 p.



Une «nouvelle vague» semble animer la littérature issue de recherches généalogiques. Saluons l'apparition d'ouvrages

qui, à la lumière d'une documentation solide, brossent sans complaisance le quotidien et les péripéties d'un ou d'une ancêtre. Ces biographies prennent alors un intérêt qui dépasse celui des seuls descendants, pour devenir des contributions valables à la connaissance de notre passé collectif.

À ce titre, le livre de Rémi Tougas est exemplaire. Cet auteur a de plus le grand mérite d'avoir pris pour sujet une femme, les grandes laissées-pour-compte de l'Histoire. Rémi Tougas dévoile le destin de Marie Brazeau (1662-1735) dont le parcours est digne d'un roman. Femme de caractère et aussi femme d'affaires, Marie Brazeau est un personnage flamboyant qui a laissé dans son sillage de nombreuses pièces d'archives que l'auteur a retracées et mises en contexte. Vouloir résumer la vie de cette femme serait vendre la mèche et priver le lecteur du plaisir de la découverte. Comme appât, disons simplement que Marie Brazeau se retrouve à un moment de sa vie enceinte d'un coureur des bois à Ville-Marie, alors qu'en France son mari est menacé du gibet pour bigamie! Outre les péripéties de Marie Brazeau, c'est aussi un quartier de Montréal, au XVII^e siècle, soit celui qui voisine la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, que Rémi Tougas anime et nous fait découvrir.

Ennuyante la vie quotidienne en Nouvelle-France? Soumises les femmes pionnières? Par ses recherches sur Marie Brazeau, Rémi Tougas secoue ces deux stéréotypes!

Autant j'admire les Éditions du Septentrion pour sa production abondante dans le domaine de la littérature historique, autant je regrette que le travail de cet éditeur ne soit pas toujours mené à terme. Tant sur le plan de la structure (le premier chapitre) que sur celui de la construction de certaines phrases, cet ouvrage aurait gagné à être révisé par une plume professionnelle. Le fait qu'une carte de la ville de Montréal soit reproduite à l'envers nous laisse également perplexe.

Mais ne boudez surtout pas votre plaisir; le destin de Marie Brazeau est passionnant et j'ai dévoré ce livre d'une traite!

Francis Back



Brereton Greenhous, Stephen J. Harris, William C. Johnston et William G. P. Rawling. *Le creuset de la guerre 1939-1945 : histoire officielle de l'Aviation royale canadienne, tome III*. Ottawa,

Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1999, 157 p.



Texte français établi par Jacques Janson et vérifié par Jean Pariseau.

Voici le troisième tome sur l'histoire officielle de l'aviation royale du Canada. Après les travaux de S. F. Wise, qui traitent principalement des aviateurs canadiens de la Première Guerre mondiale, et ceux de W. A. B. Douglas, qui couvrent les années avant la Deuxième Guerre ainsi que la partie de cette guerre qui s'est déroulée dans l'hémisphère occidental, ce troisième volume «décrit les activités de l'ARC stationnée outre-mer; des éléments qui furent basés... sur les théâtres d'opération de l'Europe du nord-ouest, de la Méditerranée et de l'Extrême-Orient» (p. xxv). Il faut préciser que la majorité des 93 844 membres de l'Aviation royale canadienne (ARC) outre-mer, entre 1940 et 1945, n'ont pas servi dans les escadrons canadiens et ils ne sont pas mentionnés. Néanmoins, puisque l'effectif de l'ARC est passé de 4 061, en septembre 1939, à plus de 263 000, à la fin de la guerre, les sujets ne manquent pas.

Le livre, divisé en cinq parties, commence avec «la politique de l'air» et une description des réalisations et des frustrations du processus de «canadianisation». Ensuite, «la guerre aérienne» décrit le rôle joué par les chasseurs de la bataille d'Angleterre jusqu'aux derniers combats aériens de 1945. La troisième partie, «la guerre aéronavale», présente les opérations anti-sous-marins ainsi que les offensives contre le trafic maritime le long des côtes du nord-ouest et le mouillage de mines. Avec plus de 400 pages, la quatrième partie du livre qui porte sur «la guerre du bombardement» est de loin la plus imposante. L'ARC fournissait quinze escadrons de bombardement outre-mer qui ont com-

mencé leurs sorties le 12 juin 1941, avant l'expansion de *Bomber Command*, en 1942, sous la direction d'Arthur Harris. La désignation, en juin 1942, du 425^e escadron comme unité francophone est aussi présentée. Les auteurs concluent que malgré «les dommages infligés à l'effort de guerre allemand par le *Bomber Command*... des analyses d'après-guerre ont clairement montré que les dommages infligés à l'économie de guerre allemande n'eurent jamais l'importance qu'on avait espérée (et qu'on estima) à l'époque» (p. 567). Une dernière partie est consacrée au «transport aérien».

Très bien écrit, le texte est appuyé par un nombre impressionnant de cartes, illustrations et tableaux (surtout la quatrième partie), ainsi que de notes de références détaillées et d'un glossaire des abréviations, acronymes et noms de code.

John MacFarlane



Dean F. Oliver et Laura Brandon. *Tableaux de guerre : reflets de l'expérience canadienne - 1914 à 1945*. Ottawa-Hull, Musée canadien de la guerre, Musée canadien des civilisations et les Éditions du Trécaré, 2000, 178 p.



«Vous autres, au Canada [...] vous ne pouvez vous rendre compte de ce qu'est la guerre. Il faut y être et la vivre». Dès 1916, Fred Varley et quelque 30 autres artistes sont engagés par les Fonds des souvenirs de guerre canadiens pour consigner l'expérience de la guerre et rapporter ces images au pays. Se déplaçant de zones de combat en champs de bataille, carnets de croquis, huiles et bouts de toile à la main, ces artistes témoignent des grands et des petits gestes, des victoires et des défaites, du carnage et de l'espoir.

Leurs toiles sont aussi diversifiées en style et en approche que l'étaient leurs expériences sur le terrain; tous les sujets y sont d'ailleurs étudiés : le travail, la guerre

dans les airs et sur les mers, la destruction et la solitude, le vécu humain et l'apport des femmes à l'effort de guerre. En tout, 13 000 peintures et dessins ont été réalisés durant les deux guerres mondiales.

Le livre *Tableaux de guerre*, de Dean F. Oliver et Laura Brandon, présente et commente 110 de ces œuvres. On y découvre l'âme des artistes et le contexte de la création du tableau, le tout accompagné d'un long essai historique sur les deux conflits mondiaux.

Bien détaillé et rythmé, ce texte fait état des dissensions politiques, des troubles économiques et des changements sociaux associés à la guerre. Ce portrait est alors magnifiquement complété par les tableaux choisis, d'où ressortent le mouvement et les émotions fortes liés à l'état de guerre.

Malgré les qualités indéniables de ce livre, il fallait vraiment voir l'exposition directement au Musée canadien des civilisations pour saisir la majesté de plusieurs tableaux; car le trouble causé par une peinture de 3 x 5 mètres ne peut guère être reproduit dans ce livre, fut-il en couleurs et sur papier glacé.

Frédéric Bussières



Yves Laframboise. *La maison au Québec. De la colonie française au XX^e siècle*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2001, 363 p.



Fruit de plusieurs années de travail, ce beau livre raconte l'évolution, depuis les origines jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, des maisons des campagnes du Québec. Photographiées par l'auteur, les résidences qui illustrent l'ouvrage évoquent l'image d'un Québec champêtre idyllique qu'on croirait disparu. Leur architecture, dite parfois populaire, témoigne

des 400 ans d'histoire du Québec. Yves Laframboise aborde subséquemment la tradition française de construire, puis la tradition britannique et la tradition américaine. Ces empreintes ont elles-mêmes puisé leur inspiration dans le passé : d'abord dans l'architecture de l'Antiquité et par la suite, dans celle du Moyen Âge et de la Renaissance. Malgré la diversité des influences, l'auteur explique comment les maisons en sont venues à se standardiser, au point de pouvoir être commandées par catalogue.

En plus des périodes de construction, Laframboise distingue les styles de ces maisons villageoises ou rurales. Il nous éclaire sur les nombreux courants architecturaux qui ont servi de modèle : colonial français, palladien, néoclassique, éclectique victorien, pittoresque, vernaculaire industriel, etc. Il donne également des moyens pour effectuer la datation de maisons ancestrales, entreprise rendue parfois difficile par les changements apportés par les divers occupants. L'auteur nous renseigne sur le volume, la charpenterie, les pierres ou les briques utilisées comme recouvrement, les portes, les fenêtres, les toits ou les galeries qui caractérisent ces maisons. Il nous fait aussi découvrir les modes qui ont existé dans certaines localités ou régions du Québec, par exemple dans le Haut-Richelieu, sur l'île d'Orléans ou sur le bord de l'Outaouais.

Yves Laframboise n'en est pas à sa première publication consacrée à la mise en valeur du patrimoine rural québécois. Ses récents livres sur les villages et les circuits pittoresques au Québec nous ont montré la qualité de ses photographies et son bon goût. Très didactique, *La maison au Québec* offre même des explications sur les procédés de fabrication et les matériaux utilisés par les maisons rurales québécoises. Plusieurs cartes géographiques et dessins réalisés par ordinateur enrichissent l'ouvrage et facilitent notre compréhension. En somme, il s'agit d'un livre à découvrir, pour s'instruire, mais aussi pour mieux apprécier de belles demeures à protéger.

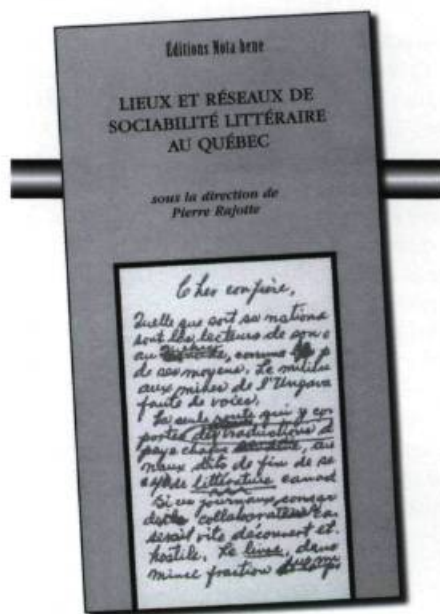
Mathieu Arsenault



Pierre Rajotte (dir.). *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*. Québec, Éditions Nota bene, 2001, 339 p.

Publié sous la direction de Pierre Rajotte, professeur de littérature à l'Université de Sherbrooke, cet ouvrage collectif réunit les études de sept chercheurs qui se

sont intéressés à différents lieux de rencontre, d'échange et de cristallisation des idées ayant animé la vie littéraire québécoise depuis deux siècles. Leur propos est de rappeler que la littérature, comme le souligne Alain Viala dans la préface, «est un fait éminemment social» (p. 7). La fondation d'une école, d'un mouvement ou d'une maison d'édition, la correspondance entre auteurs de même que la formation de petits cénacles sont autant d'expressions des réseaux et des solidarités propres à influencer le cours d'une littérature.



Les différents sujets abordés dans *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec* donnent, malgré leur spécificité, une couverture aussi large que diversifiée du phénomène et de ses répercussions sur notre histoire littéraire nationale. L'étude de Cindy Béland, par exemple, apprendra peut-être au lecteur que, sans avoir l'éclat ni le prestige des salons français, les salons canadiens-français ont néanmoins joué un rôle déterminant dans la formation et la reconnaissance de nos premières élites intellectuelles. Dans un autre texte, celui de Frédéric Brisson, le cas particulier de la librairie Déom – véritable lieu de convergence de l'intelligentsia montréalaise au début du XX^e siècle – est prétexte à démontrer le fonctionnement des réseaux d'influence gravitant autour de cette institution marchande qu'est la librairie. Les cinq autres études qui complètent l'ouvrage traitent quant à elles de la correspondance d'Alfred DesRochers, des relations entre les membres fondateurs de la revue *La Relève*, des rapports entre les mouvements d'écriture

des femmes au Québec et les Éditions du remue-ménage, de l'institutionnalisation des académies canadiennes-françaises et, finalement, du premier regroupement professionnel d'écrivains au Québec.

Bien que s'adressant avant tout à un public averti – comprendre universitaire –, ce livre propose cependant une réflexion assez générale pour trouver des amateurs parmi ceux qui souhaiteraient simplement en connaître un peu plus sur les rapports entre l'activité littéraire québécoise et quelques-unes de ses pratiques sociales. Si les noms de Robert Charbonneau, de Louis Dantin et de Camille Roy vous sont déjà familiers, et si une terminologie littéraire un peu corsée ne vous effraie pas trop, vous y trouverez sûrement votre compte.

Joël Castonguay-Bélanger



Danielle Ouellet avec la collaboration de René Bureau. *Franco Rasetti, physicien et naturaliste*. Montréal, Guérin, 2000, 204 pages.



«La physique a vendu son âme au diable», telle est la déclaration du scientifique Franco Rasetti après l'annonce du bombardement d'Hiroshima, en 1945. Ayant délaissé la recherche en physique nucléaire, peu de temps après cet événement dramatique, Franco Rasetti a marqué à sa manière le milieu scientifique québécois. Le dernier livre de Danielle Ouellet dresse un portrait de ce savant étonnant. Aidé par René Bureau, passionné d'histoire, de généalogie, de géologie et de paléontologie, l'auteure retrace le parcours de ce scientifique tout en dépeignant certains traits de sa personnalité.

Cette biographie nous fait entrer dans des laboratoires de toutes sortes. Après une brève incursion dans le monde de l'entomologie, Franco Rasetti se passionne pour les rayons X. Titulaire d'un doctorat, en 1923, il étudie la spectroscopie. Se tournant vers la physique nucléaire, il fait partie du Groupe de Rome, une équipe de scientifiques à la fine pointe de la recherche dans ce domaine. Critique à l'égard du régime politique qui s'installe en Italie et inquiet de son sort, Rasetti quitte ce pays pour le Canada. En 1939, il devient professeur à l'Université Laval et poursuit les recherches qu'il a entreprises avec le Groupe de Rome, mais à une échelle plus réduite. On peut d'ailleurs le considérer comme l'un des pionniers de la physique au Québec. L'annonce de l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima joue un rôle déterminant dans sa carrière. Délaissant la physique nucléaire pour se tourner vers la paléontologie, il étudie les trilobites, un groupe de crustacés marins fossilisés. Voyageant et scrutant les couches géologiques au Québec et aux États-Unis, Rasetti découvre la Gaspésie et la région de Lévis où, semble-t-il, on trouve des conglomérats de fossiles uniques. Lors de ses voyages, il constitue l'une des plus importantes collections de trilobites au monde. Son parcours de scientifique le mène aux États-Unis, à l'Université Johns Hopkins, puis en Belgique.

Avide de connaissances de toutes sortes, Franco Rasetti est éclectique dans ses goûts, lisant des ouvrages de vulgarisation et de fiction. Tout au long de sa carrière, il s'est passionné pour la randonnée en montagne gravissant, même dans la soixantaine, des sommets de plus de 4 000 mètres de hauteur. Son œuvre de vulgarisation, *La flore alpine*, publiée en 1980, est le fruit de ses randonnées et de ses voyages.

Dans cet ouvrage, Danielle Ouellet fait connaître les grands moments qui ont marqué la carrière et la vie de Franco Rasetti. De ce portrait, se dégage un scientifique mais aussi un homme capable de s'étonner devant le «spectacle de la nature».

Yves Hébert



Nathalie Bouchard et Réjean Lemoine. *1899-1999. L'usine de Rothmans, Benson & Hedges : depuis cent ans au cœur de Québec*. Québec, s.é. 1999, 142 p.

Cet ouvrage commémoratif célèbre les 100 ans de l'usine de Rock City, qui se trouve encore aujourd'hui dans la basse-

ville de Québec, tout près du commissariat. Au début du XX^e siècle, et durant plusieurs décennies, cette compagnie constituait la plus importante manufacture de tabac dans tout le Canada, et c'est probablement son nom anglais qui nous fait oublier qu'il s'agissait au départ d'une entreprise québécoise.



L'ouvrage situe les différents emplacements de cette usine, son expansion, ses ramifications, ses produits (tabac à chiquer, cigares et cigarettes) et ses multiples marques de commerce (dont Chicago Cubs, Donaghy, King George's Navy). Les auteurs ont interrogé plusieurs anciens employés de l'usine et de nombreuses archives pour composer leur récit.

Outre son contenu historique souvent inédit, l'ouvrage est intéressant à plusieurs titres : il contient des dizaines de reproductions en couleurs d'affiches et de publicités d'époque, en plus de nombreuses photos d'archives. Ainsi, on y découvre avec bonheur une photographie de la rivière Saint-Charles datant de 1945, dans laquelle on aperçoit un bras (aujourd'hui disparu) qui formait un méandre juste devant l'usine actuelle de Rock City, tout près de l'endroit où passe maintenant la rue Dorchester (p. 82 et carte, p. 34).

On ne peut que remarquer la qualité exceptionnelle de la recherche, de la documentation et du choix de l'iconographie. L'ensemble se lit avec plaisir et nous rappelle qu'il existe encore beaucoup d'entreprises québécoises dont des auteurs pourraient relater l'histoire. Cet ouvrage hors commerce n'est pas vraiment diffusé en librairie, mais je suppose que l'on peut l'obtenir directement de l'entreprise.

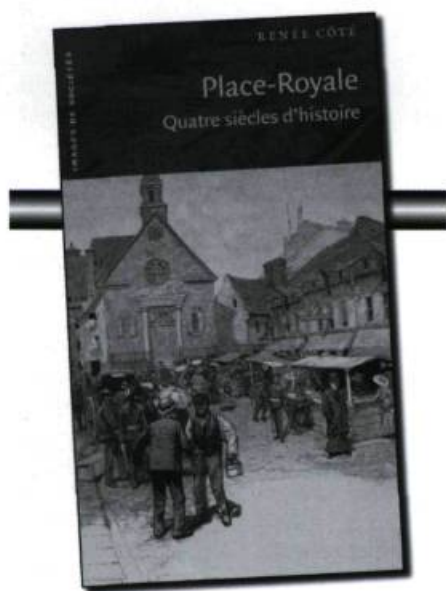
Yves Laberge



Renée Côté. *Place-Royale [:] Quatre siècles d'histoire*. Montréal/Québec, Fides/Musée de la civilisation, 2000, 188 p.

Spécialiste du patrimoine, Renée Côté traite, dans son ouvrage *Place-Royale [:] Quatre siècles d'histoire*, de la fondation de Place-Royale et esquisse un portrait éloquent du quotidien des hommes et des femmes qui ont contribué à assurer la présence des Français en Amérique. Située entre le cap Diamant et le fleuve Saint-Laurent, Place-Royale «évoque [...] l'image d'un lieu de transition entre l'Europe et la Nouvelle-France, entre l'Ancien et le Nouveau Monde» (p. 4), comme le souligne Roland Arpin dans son avant-propos.

Berceau de la Nouvelle-France, Place-Royale a été, pendant plus de deux siècles, le carrefour économique du Québec. Site naturel propice à l'établissement de la première demeure française, l'endroit était déjà fréquenté par des Amérindiens il y a près de 3 000 ans. En 1985, l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, l'UNESCO, reconnaissait par ailleurs Place-Royale comme étant un «joyau du patrimoine mondial».



Quoique bref, l'ouvrage de Renée Côté couvre un ensemble de thématiques qui éclairent les principales questions que peut se poser quiconque s'intéresse à Place-Royale. D'ailleurs, pour rédiger ledit ouvrage, l'auteure a puisé dans des travaux réalisés par des archéologues, des ethnologues, des historiens, des architectes. Magnifiquement illustré, *Place-Royale [:] Quatre siècles d'histoire* retrace et met en perspective

l'évolution de Place-Royale par des reproductions de peintures et de photos. Mentionnons qu'une bibliographie d'ouvrages généraux et spécifiques, en plus d'une chronologie bien étoffée, complète l'ouvrage.

Quel coup de force que de condenser plus de quatre siècles en moins de 200 pages, et ce, tout en offrant un portrait global de la Place-Royale, tant par ce qui a trait aux habitudes des gens qui y ont habité, qu'à son évolution architecturale et qu'à son importance déterminante pour le peuple québécois.

Jean-François Bouchard

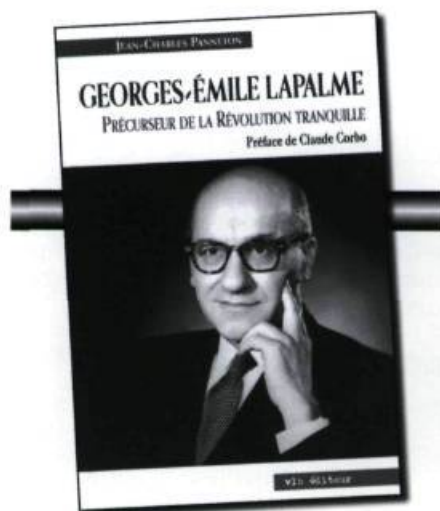


Jean-Charles Panneton. *Georges-Émile Lapalme, précurseur de la Révolution tranquille*. Montréal, VLB éditeur, 2000, 190 p.

L'ouvrage de Jean-Charles Panneton présente l'homme de pensée et d'action que fut Georges-Émile Lapalme. Comme le soulignent l'auteur et son préfacier, Claude Corbo, l'homme politique a déjà fait l'objet de recherches – mémoires et thèses – concernant des aspects précis de ses réalisations ou de ses idées. Dans cet essai biographique, l'auteur conjugue l'analyse des points chauds de sa carrière politique et de la formation de sa pensée afin de tracer un portrait global de l'apport de l'homme politique à l'édification du Québec moderne.

La figure de Georges-Émile Lapalme a ceci de singulier, le livre de Jean-Charles Panneton le montre bien, que l'intérêt de son intervention dans la vie politique du Québec de l'après-guerre et des années 1950 réside dans le progressisme de sa pensée et dans sa volonté réformatrice – cela, tant au sein de son propre parti que par rapport à l'adversaire unioniste. D'ailleurs, la vision politique de Lapalme, affinée au fur et à mesure de son expérience de politicien (il devient député libéral fédéral en 1945, et passe chef au Parti libéral provincial en 1950) et de son parcours intellectuel (il fait lire Edmond de Nevers à ses députés, il admirait André Malraux), prendra la forme d'un essai, *Pour une politique*, rédigé en 1959. Selon Lapalme, seule la culture canadienne-française, *a priori*, la langue française, appuyée par des mesures de nature institutionnelle telles que l'accès à l'enseignement supérieur et la formation d'un ministère des Affaires culturelles, peut assurer la reconnaissance et le rayonnement du

peuple canadien-français. Lors de son séjour au pouvoir, en tant que ministre des Affaires culturelles sous Jean Lesage, Lapalme a pu réaliser certains de ses projets – non sans se buter à l'incompréhension de plusieurs de ses pairs, comme l'explique Jean-Charles Panneton.



Ainsi, dans le contexte unioniste (et même post-duplessiste), l'idée de faire de la culture le fondement et le moteur de la volonté politique relevait de la pure utopie. Nul doute que Georges-Émile Lapalme, qui a su lier la finalité du politique à l'action, en tant que politicien, a bel et bien participé à l'écriture du prologue de la Révolution tranquille. Et le livre de Jean-Charles Panneton prend part à sa relecture, malgré sa structure et son style saccadés, grâce à une juste subjectivité et à un propos documenté et précis.

Julie Gaudreault



Lionel Bernier. *La bataille de Forillon*. Montréal, Fides, 2001, 564 p.

L'auteur, avocat, journaliste et professeur situe dans le cadre d'un roman, les événements douloureux survenus aux résidents de la pointe de Forillon, en Gaspésie. Le 22 juillet 1970, 225 familles gaspésiennes apprennent que le gouvernement provincial exproprie leurs terres pour en faire un parc national.

Suivent alors des pratiques incroyables d'expropriations et d'expulsions. Une fois que les citoyens sont chassés de leurs résidences, les maisons, les granges et les dépendances sont brûlées. C'est la consternation générale; la colère puis la révolte éclatent devant

tant d'inhumanité. Commence alors une bataille judiciaire sans précédent. L'auteur, jeune avocat à l'époque, consacre toutes ses énergies à la défense des expropriés, jusqu'à la victoire définitive, soit une juste indemnité. Pour cela, il a fallu que la Régie des services publics se prononce et que la Cour d'appel rejette la contestation du gouvernement.



L'auteur écrit : «Tous les faits relatifs à l'expropriation sont historiquement vrais. La chronologie des événements respecte aussi, dans ses grandes lignes, la vérité historique. Certains personnages publics ayant été associés à divers épisodes de cette saga sont identifiés par leurs vrais noms. Ainsi en est-il, par exemple, du juge Guy Dorion, du protecteur du citoyen, M^{re} Louis Marceau... Par respect pour les expropriés, particulièrement pour ceux qui vivent encore, les noms des personnages du roman ont été inventés, même ceux pour qui les tribunaux ont rendu des jugements». (p. 561)

Merci à Lionel Bernier de nous rappeler cet épisode historique sans précédent où le courage et la dignité ont triomphé d'un fonctionnarisme inhumain.

Laval Lavoie

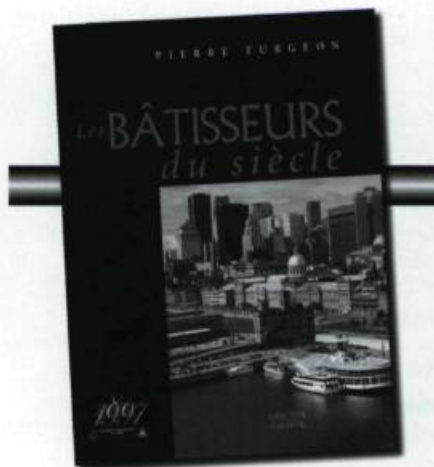


Pierre Turgeon. *Les Bâtisseurs du siècle*. Outremont, Lanctôt éditeur, 1996, 195 p.

Cet ouvrage de luxe sur l'histoire industrielle du Grand Montréal a été commandé à l'occasion des célébrations du centenaire de l'Association de la construction du Québec pour la région de Montréal.

La première moitié du livre relate quelques faits saillants ayant marqué les grands projets, alors que la dernière moitié se présente sous forme d'hommages rendus par certaines grandes compagnies de ce milieu. On y trouve au début quelques documents épars tirés d'archives, comme la première charte du *Builder's Exchange*, sanctionnée officiellement en 1899. On y retrace ensuite les principaux chantiers (les grands immeubles du centre-ville, les ponts, les autoroutes, l'Expo 67 et le Stade olympique) qui ont contribué à transformer Montréal en une véritable métropole moderne.

L'ouvrage contient beaucoup de petites photos, mais hélas! la plupart ne sont pas datées ou mal documentées. Dans les légendes, on ne précise à peu près pas si la date indique l'année de construction de l'édifice ou celle de la prise du cliché. Ainsi, une photo de la Gare centrale (p. 56) qui remonterait probablement aux années 1930 (d'après les voitures que l'on y voit) indique sur sa légende l'année 1963, uniquement parce que cette image est tirée d'un livre publié cette année-là. De plus, la plupart des photos de la dernière partie du livre n'ont même pas de légende ni de date. Finalement, on n'y trouve à peu près aucune référence bibliographique, aucune bibliographie ni aucune liste exhaustive des documents consultés.

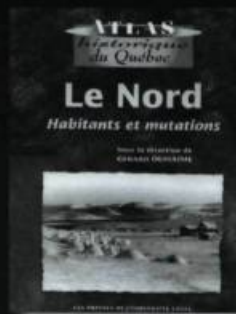


L'ouvrage ne prétend pas servir de document historique, mais plutôt d'album-souvenir pour les entrepreneurs du milieu de la construction et les amateurs d'architecture.

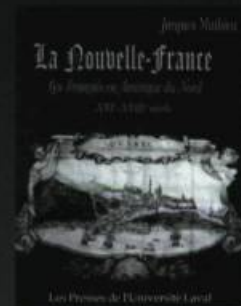
Yves Laberge



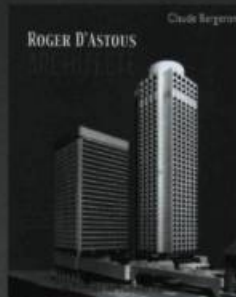
PUL-IQRC



Atlas historique du Québec
LE NORD
sous la direction de
Gérard Duhaime
240 pages • 59 \$



LA NOUVELLE-FRANCE
Jacques Mathieu
284 pages • 29,95 \$



ROGER D'ASTOUS, architecte
Claude Bergeron
246 pages • 30 \$



Pour de plus amples informations

Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-7381

Télex. (418) 656-3305

Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul